

LA  
**CHEVALERIE**

**TOME I**

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)



F. MEAULLE. sc.

LEO OLIVIER-MERSON.

## *FRONTISPICE*

La Chevalerie dans le ciel (saint Michel), dans l'histoire (Charlemagne, Godefroi de Bouillon, saint Louis, Jeanne d'Arc), dans la légende (Roland, Olivier, Guillaume Fièrbrace et Renaud de Montauban).

Composition de LUC-OLIVIER MEASON.

LA  
**CHEVALERIE**

PAR

**LÉON GAUTIER**

MEMBRE DE L'INSTITUT

---

OUVRAGE AUQUEL L'ACADÉMIE FRANÇAISE A DÉCERNÉ LE GRAND PRIX GOBERT

---

NOUVELLE ÉDITION À PARTIR DE LA TROISIÈME ÉDITION DE H. WELTER  
ACCOMPAGNÉE D'UNE TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES



**TOME I**

ÉDITIONS SAINT-REMI  
- 2016 -



**NOMS DES ARTISTES**

**QUI ONT PARTICIPÉ A L'ILLUSTRATION**

—

**LA CHEVALERIE**



**Grandes compositions hors texte et frises**

**LUC-OLIVIER MERSON  
EDOUARD ZIER — G. JOURDAIN — ANDRIOLLI**



**Letres ornées et culs-de-lampe**

**CIAPPORI**



**Illustrations dans le texte, dessins archéologiques**

**P. SELLIER — EDOUARD GARNIER — CH. FICHOT  
LIBONIS — STEIN**



**Toute la gravure sur bois est due**

**à**

**F. MEAULLE**



**LIBRAIRIES-INPRIMERIES RÉUNIES**





Composition d'Édouard Zier.

## DÉDICACE



JE DÉDIE cette œuvre à la mémoire de Miguel Cervantes Saavedra, qui raille la Chevalerie dans ses livres et fut un vrai chevalier dans sa vie ; je la dédie au plus grand des écrivains de l'Espagne et à l'un de ses plus vaillants soldats, à l'auteur de *Don Quichotte*, au blessé de Lépante.

Le 7 octobre 1571, les destinées du monde allaient se décider dans un golfe formé par la mer Ionienne, non loin de ce cap d'Actium où l'empire de la terre avait jadis été disputé par deux rivaux célèbres, et adjugé à Auguste. A Lépante, il n'était pas question de rivalités orgueilleuses, ni d'ambitions personnelles. Deux races, deux religions étaient aux prises, et il s'agissait de savoir si l'humanité appartiendrait à Mahomet ou au Christ. L'heure était solennelle, et je ne sais même pas s'il y en eut jamais de plus grave dans toute l'histoire des peuples. Devant les trois cents galères des Turcs, Don Juan d'Autriche, un grand homme et un héros, avait fièrement aligné ses deux cent neuf vaisseaux vénitiens, espagnols et pontificaux. La bannière du Pape flottait au vent, étalant dans l'air l'image

du Crucifié avec les mots célèbres : *In hoc signo vinces*. Tous les soldats, qui s'étaient préparés à la grande bataille par une communion générale et par trois jours de jeûne, attendaient en frémissant le signal de leur général en chef. Ballotté dans une petite barque, Don Juan, un crucifix à la main, passait devant tous les navires de l'escadre, jetant aux soldats la vigoureuse éloquence de ses derniers encouragements. Tout à coup les trompettes sonnèrent : toute l'armée invoqua la Trinité et salua la Vierge ; un premier coup de canon retentit, puis un second, et la bataille commença. Il était quatre heures du soir. A cinq heures la victoire était gagnée, et le pape Pie V, visité sans doute par un mystérieux presentiment, s'écriait au Vatican, devant plusieurs prélats étonnés et ravis : « Allez rendre grâces à Dieu. Notre armée a remporté la victoire. »

Or, dans cette lutte sanglante (les chrétiens ne perdirent pas moins de huit mille hommes), il y eut un jeune Espagnol de vingt-quatre ans qui sut se faire distinguer, entre tant de vaillants, par l'impétuosité d'un courage vraiment chevaleresque. Malade, il avait réclamé l'honneur du poste le plus périlleux et s'était jeté comme un enragé sur les galères turques. La bataille ne dura qu'une heure ; mais, durant cette heure épouvantable, il eut le temps de recevoir deux blessures en pleine poitrine et perdit pour toujours l'usage de la main gauche. On l'appela depuis lors « le Manchot », et il se trouva des méchants et des sots pour le plaisanter, plus tard, sur une aussi glorieuse infirmité. Mais quelle rude et admirable réponse il fit un jour à l'un de ces calomnieurs imprudents ! « Cette main a été brisée en « effet, non pas dans une taverne, mais dans la plus éclatante rencontre « qu'aient vue les siècles présents et que verront les siècles à venir. Si mes « blessures ne brillent pas glorieusement aux yeux de ceux qui les regardent, elles sont estimées de ceux qui savent où elles furent reçues. »

Celui qui tenait ce mâle langage, celui qui s'était si héroïquement battu à Lépante, s'appelait Miguel Cervantes Saavedra. Dans la légende ou dans l'histoire, quel chevalier est plus grand que lui ?

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un épisode de sa vie héroïque. Après être entré à Tunis avec le marquis de Santa-Cruz, il fut un jour fait prisonnier par les Infidèles qui continuaient à ravager la mer, et resta cinq ans entre leurs mains. Il se montra aussi « chevalier » dans leurs bagnes qu'à Lépante. C'était lui qui relevait le courage abattu de ses compagnons de captivité ; c'était lui qui se faisait leur consolateur et les exhortait à concevoir des espérances viriles. Quatre fois, il tenta de s'échapper de cette prison ; mais les geôliers faisaient bonne garde. Doué du génie de la résistance, il ne se découragea point et organisa un vaste complot où tous les esclaves chrétiens étaient appelés à jouer un rôle actif. Le complot échoua, et c'est alors que, se dénonçant comme l'unique auteur de tout le mal, Cervantes osa dire à celui dont sa vie dépendait : « Épargne mes frères, et tue-moi. » Il ne fut délivré que le 23 septembre 1580, grâce au

dévouement combiné de sa mère et des religieux de la Trinité. On sait le reste, et quel chef-d'œuvre il écrivit. Mais le grand lettré resta par-dessus tout un grand chevalier. Il aima fièrement la pauvreté, dont il fut aimé : « Assieds-toi sur ton manteau », lui dit Apollon en son *Voyage au Parnasse* : « Votre Seigneurie, répond-il au dieu, ne s'est donc pas aperçue que je n'avais point de manteau ». Un jour que l'ambassadeur de France lui offrait une pension, il la refusa avec une fierté polie et déclara qu'il n'entendait être assisté que par des mains espagnoles. Il avait transporté ses sentiments chevaleresques jusque dans sa façon d'estimer son métier d'écrivain : « Tout poète, s'écriait-il, devrait être tenu pour gentilhomme. » Et ajoutant l'idée chrétienne à l'idée chevaleresque comme une lumière à une autre lumière : « Si je pensais, dit-il ailleurs, que l'un de mes écrits pût inspirer quelque penchant au vice, je me couperais la main qui me reste plutôt que de publier une telle œuvre. » Durant toute sa vie, il se glorifia de sa blessure de Lépante plus que de *Don Quichotte*, et cette seule préférence suffit à le peindre. Dites, dites si ce n'était pas là un vrai chevalier.

Or c'est ce même Cervantes qui a porté à la Chevalerie un coup fatal et dont elle ne s'est pas relevée.

C'est lui (qu'il l'ait voulu ou non) qui a rendu ici-bas la Chevalerie ridicule et qui a mis en gloire les petites vertus prosaïques et poltronnes dont son gros Sancho demeure malgré tout le représentant applaudi et populaire.

C'est lui qui, sans le vouloir, a fait en Espagne la même œuvre que Rabelais en France ; c'est lui qui a dégoûté et dépris les âmes de l'idéal pour les précipiter dans l'amour du réel.

Son rire a tué une chose auguste et c'était la chose même dont il faisait le plus d'estime en ce monde. La Chevalerie a été frappée au cœur par les plaisanteries de ce chevalier.

Ah ! je sais ce que vont me répondre ses admirateurs outrés, ceux qui préfèrent son génie à la vérité : « Cervantes, disent-ils, n'a jamais cessé de distinguer entre la vraie et la fausse chevalerie et n'a jamais commis le crime de les confondre l'une avec l'autre. C'est à l'esprit d'aventure qu'il s'attaque, et non à l'esprit de sacrifice. Il a raillé ceux qui pourfendent des moulins, mais n'a jamais plaisanté ceux qui meurent pour une cause vaincue. » Voilà qui est bien, et j'admets volontiers ces distinctions subtiles. Je me contente d'observer que peu d'intelligences sont capables de les comprendre. Quelques esprits délicats, des lettrés, une aristocratie ; mais la masse énorme du public, non pas. Le peuple — et la bourgeoisie pas plus que le peuple — n'ont rien entendu à toutes ces délicatesses et subtilités. Dès que Don Quichotte apparaît, ce gros public rit d'un gros

<sup>1</sup> Nous empruntons ce trait, comme plusieurs autres, plus haut et plus loin, à une belle Conférence de Jules Claretie en 1864 (*La libre Parole*, p. 127). Voy., dans la *Biographie générale*, l'article d'A. Arnould. = Pour la citation de la page xi, cf. la traduction de Viardot, Hachette, 1875, t. II, pp. 223, 224.

rire inextinguible et épais. Et, encore un coup, ce rire insulte à tout ce que j'aime le plus vivement sur la terre, au moyen âge chrétien, à ma vieille poésie nationale, à ma très chère et très aimée Chevalerie.

La grande faute de Cervantes, c'est de n'avoir pas prévu les conséquences populaires de son œuvre. Il n'a peut-être pas suffisamment connu l'étendue et la force de l'intelligence humaine puisqu'il l'a crue capable d'un discernement aussi difficile. En général, l'humanité ne saisit qu'une seule idée dans toute une œuvre littéraire, et c'est celle que l'auteur a le plus complaisamment mise en lumière. Le reste lui échappe, et dans *Don Quichotte* elle n'a vu, elle ne voit encore que Sancho obèse sur son âne, et une lance ridicule se brisant contre d'ineptes obstacles. C'est tout.

Il m'est arrivé d'assister une fois à la représentation de je ne sais quel *Don Quichotte*, devant un auditoire uniquement plébéien, voire ouvrier, et je me souviendrai toute ma vie de la douleur profonde qui s'empara de moi, quand je vis parodier sous les yeux de ces braves jeunes gens tout l'antique rituel de l'entrée dans la Chevalerie. Ils riaient à gorge déployée; ils riaient de la lance, de l'épée, de l'acolade; ils riaient du vieux dévouement et de ce qu'il y a jamais eu ici-bas de plus grand et de plus beau. Ils riaient, et je pleurais.

Voilà, je l'avoue, un effet que Cervantes n'a pas voulu produire, et je m'assure qu'il n'aurait pas été du côté des rieurs; mais enfin il n'a pas su prévoir qu'on exagérerait son œuvre et qu'à force de la grossir, on parviendrait à la dénaturer. C'est ce que, pour ma part, je ne cesserai jamais de reprocher à cet immortel écrivain, à cet incomparable chevalier.

Certes, les circonstances atténuantes ne lui font pas défaut. La Chevalerie était entrée, depuis longtemps, dans l'ère de sa décadence, et l'on peut dire qu'elle se flétrissait « visiblement » sous les yeux de l'auteur de *Don Quichotte*. Une littérature idiote, celle de nos romans en prose des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, exaspérait légitimement la grande âme du blessé de Lépante. Ce n'étaient partout que chevaliers ridiculement empanachés, qui parcouraient le monde en matamores imbéciles et se plaisaient aux quintessences d'un amour puéril. Tout semblait devenir théâtral et faux, et une protestation indignée n'était pas inutile contre une niaiserie aussi contagieuse. Cervantes s'est indigné, il a bien fait; mais où il a eu tort, c'est quand il a dépassé son but. Il lui eût suffi de l'atteindre.

Je me suis dit bien souvent que, si Cervantes avait pu lire notre *Roland* du xi<sup>e</sup> siècle ou notre *Aliscans* du xiii<sup>e</sup>, il n'aurait pas eu le courage de publier son livre, et l'on sait que les informes débris de nos plus vieux romans ont trouvé grâce devant lui. Il eût pu, à tout le moins, s'élever à une plus haute conception et théorie de la chevalerie; il eût pu saluer en elle « l'Hercule nouveau » qui avait mis la force corporelle au service d'une idée; il eût pu se convaincre que « la société de son temps lui devait, en grande partie, les fondements sur lesquels elle reposait. » Il ne semble

pas qu'il se soit fait une telle philosophie, et il s'est obstiné, lui aussi, à rompre des lances contre des moulins, contre ceux de la Chevalerie errante. Cependant il a beau faire : le cœur l'emporte et il en vient lui-même à aimer le héros ridicule qu'il a fait jaillir de son cerveau. Oui, semblable à ce Pulci, à ce ricur inexorable qui, lorsqu'il en arrive à raconter la mort de Roland, change tout à coup de visage et se met à fondre en vraies larmes, Cervantes, lui aussi, se sent étranglé par l'émotion lors qu'il prête à son pauvre chevalier ce magnifique langage, et digne de nos plus illustres chevaliers : « Je suis chevalier. Tel je vivrai, tel je mourrai, s'il plait au « Très-Haut. Je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante, mé- « prisant les richesses, mais non pas l'honneur. J'ai vengé des injures, « j'ai redressé des torts, j'ai châtié des insolences. Je n'ai pas d'intention « qui ne soit droite, et je ne songe qu'à faire du bien à tout le monde. Un « homme qui pense, un homme qui agit de la sorte, mérite-t-il d'être traité « de fou ? Je le demande à Vos Excellences. » Et moi, vaincu par la beauté de ces paroles, je le demande également aux lecteurs de Cervantes.

Je n'admets pas d'ailleurs que l'auteur de *Don Quichotte* ait sauvé le « bon sens » sérieusement menacé, et nous ait, comme on l'a dit, rendus enfin raisonnables. Il ne nous a peut-être rendus que plus prosaïques. L'humanité, quoi qu'on fasse, ne pourra jamais se passer de certains « excès » de courage et de dévouement, tandis que la prétendue raison et le bon sens ne sont trop souvent qu'un égoïsme plus ou moins dissimulé. Je ne crois pas à l'avenir des peuples qui, dans la mauvaise acception de ce mot, sont « trop raisonnables ». Quelque folie d'empportement, de courage et de fierté est nécessaire aux nations dignes de ce nom, et je préfère une race qui produit quelques douzaines de Don Quichottes à une race qui ne produirait uniquement que des industriels et des marchands.

Il m'est doux de proclamer en finissant (et je n'y ai aucun mérite) que le *Don Quichotte* est à mes yeux, comme à ceux des meilleurs juges, un chef-d'œuvre auquel on ne saurait rien comparer. La langue, le style, les paysages, les caractères, tout y est vraiment achevé et nul écrivain ne s'est peut-être élevé à une semblable perfection. Mais, enfin, j'espère qu'on voudra m'excuser si je préfère l'homme au livre. En lisant, en relisant ces pages immortelles, je sens bien que, malgré tout, il me reste quelque chose à pardonner à celui qui les a écrites, et, pour amnistier l'auteur de *Don Quichotte*, j'ai besoin de penser au soldat de Lépante.

LÉON GAUTIER.





Composition de Luc-Olivier Merson. — Gravure de Guzman

## PRÉFACE



NOTRE première intention avait été de donner à ce livre un titre plus développé : *la Chevalerie d'après les Chansons de geste* ; mais nous avons été amené à consulter tant d'autres documents, que nous avons pu nous croire légitimement autorisé à adopter un titre plus général et plus bref.

Les Chansons de geste n'en demeurent pas moins la principale et la meilleure de nos sources, et c'est là qu'à notre sens on trouvera la peinture la plus exacte de la Chevalerie et des temps chevaleresques. Les auteurs de ces poèmes populaires, dont la sincérité n'est douteuse pour personne, ne pouvaient peindre et n'ont peint en réalité que CE QU'ILS AVAIENT SOUS LES YEUX. Nul n'a décrit avec une plus heureuse précision le costume et l'armure, l'habitation et le mobilier, la vie privée et les mœurs de la noblesse féodale. Les bons juges ne s'y sont pas trompés. Il n'est peut-être pas une seule

page de l'admirable *Glossaire* de Ducange et des *Mémoires* de Sainte-Palaye où le témoignage de nos chansons ne soit plusieurs fois invoqué. Jules Quicherat ne les tenait pas en moindre estime, et déclare en bons termes que « leurs héros sont des créations faites à l'image des seigneurs féodaux ». Viollet-le-Duc les cite aussi fréquemment que Ducange. Elles complètent les Chroniques et les Annales ; elles en comblent les lacunes et en précisent les données. Il est d'ailleurs trop aisé de s'assurer que ces poètes parlent la même langue que nos historiens, et que leurs œuvres rendent le même son. C'est ce dont on se convaincra facilement en lisant tour à tour une chronique comme celle de Lambert d'Ardre, un poème comme *Ogier*.

Il semblera à beaucoup de bons esprits que notre entreprise a quelque chose de téméraire, si l'on songe à tant de livres remarquables que la Chevalerie a inspirés. Nous avons voulu, à tout le moins, donner au nôtre un plan nouveau, et c'est par là, peut-être, qu'il se recommande le mieux à la bienveillance des juges compétents. Nous y avons fait la plus large part à la peinture de la vie privée, et l'avons enfermé en un cadre chronologique qui est d'une étendue restreinte. Il est rare que nous remontions beaucoup plus haut que l'avènement de Philippe Auguste, et il est rare aussi que nous descendions beaucoup plus bas que sa mort. C'est vraiment là, comme on l'a dit, « la grande époque du moyen âge », et il y a plaisir à s'y confiner. Le principal défaut des œuvres qui ont précédé la nôtre, c'est, suivant nous, qu'elles embrassent une trop longue période et n'établissent pas une distinction assez nette entre la chevalerie du XII<sup>e</sup> siècle et celle du XVI<sup>e</sup>. Nous espérons avoir évité cet écueil.

Résultat de longues années de travail, ce livre a été, à tous les points de vue, l'objet d'une préparation consciencieuse. L'auteur s'est surtout attaché à y être rigoureusement impartial, et se croirait le dernier des hommes, s'il avait, de propos délibéré, forcé ses couleurs et embelli ses modèles. Son but avoué, c'est de remettre en gloire la vieille France ; c'est de la faire aimer, à

force de la faire connaître; c'est enfin, comme le disait Guizot, « de la faire rentrer dans la mémoire et dans l'intelligence des « générations nouvelles ».

Mais nous avons conçu un autre dessein et qui paraîtra plus hardi : c'était d'agrandir les âmes; c'était de les arracher au mercantilisme qui les abaisse et à l'égoïsme qui les tue; c'était de leur communiquer de fiers enthousiasmes pour la Beauté qui est menacée et pour la Vérité qui semble vaincue.

Il y a plus d'une sorte de chevalerie, et les grands coups de lance ne sont pas de rigueur. A défaut d'épée, nous avons la plume; à défaut de plume, la parole; à défaut de parole, l'honneur de notre vie.

L'auteur de la *Chevalerie* s'estimerait heureux, s'il avait fait des chevaliers.

LÉON GAUTIER.

8 décembre 1883.







L'Église et la Chevalerie (p. 26). — Composition de Luc Olivier Merson.

## CHAPITRE PREMIER

# LES ORIGINES DE LA CHEVALERIE

### I



▲ Chevalerie n'est pas une de ces institutions officielles et régulières qui font soudain leur apparition dans l'histoire, promulguées par un Pape, décrétées par un Roi.

Quelque religieuse qu'elle soit, elle n'a rien, dans ses origines, qui rappelle les origines d'un ordre religieux. On peut dire, en effet, que tout institut monastique a été conçu dans le génie d'un seul homme. Le grand Ordre bénédictin a jailli de l'intelligence d'un saint Benott, et le grand Ordre franciscain du cœur d'un saint François. Rien de pareil dans la Chevalerie, et il serait à tout le moins inutile de chercher le lieu de sa naissance et le nom de son fondateur. Ce qu'un grand archéologue

de nos jours<sup>1</sup> a dit de l'architecture romane est scientifiquement applicable aux commencements de la Chevalerie. Elle est née PARTOUT A LA FOIS et a été partout, en même temps, l'effet naturel des mêmes aspirations et des mêmes besoins<sup>2</sup>. Il y eut un moment où les chrétiens de l'Occident sentirent la nécessité d'abriter leur prière sous des églises voutées en pierre et qui ne brûlassent plus; et l'on vit alors, suivant la gracieuse parole de Raoul Glaber, le sol chrétien se couvrir partout de la robe blanche des églises nouvelles. De là, l'architecture romane. Il y eut un autre moment où l'on sentit partout la nécessité de tempérer les ardeurs du sang german et de donner un idéal à cette fougue mal dépensée. De là, la Chevalerie.

La Chevalerie, comme nous le montrerons tout à l'heure, DÉRIVE D'UN USAGE GERMAIN QUI A ÉTÉ IDÉALISÉ PAR L'ÉGLISE.

C'est moins une institution qu'un idéal.

On a écrit de longs volumes sur ce noble sujet, et il semble que peu de mots auraient suffi pour définir nettement la Chevalerie et le Chevalier : « La Chevalerie, c'est la forme chrétienne de la condition militaire; le Chevalier, c'est le soldat chrétien<sup>3</sup>. »

## II

A peine a-t-on prononcé les derniers mots de cette définition, qu'un grand problème surgit vivement dans l'esprit : « L'Église

<sup>1</sup> Jules Quicherat, en son « Cours d'archéologie » professé à l'École des chartes. =

<sup>2</sup> « Aucun acte souverain ne créa cette association. Elle naquit d'elle-même. » (A. de Barthélemy, *de la Qualification de chevalier*, p. 12.) = <sup>3</sup> Le P. Lacordaire, en ses *Conférences de Toulouse*, a développé un système analogue; mais il a gâté ce beau développement par quelques idées qui appartiennent principalement à la chevalerie affadie de la Table-Ronde : « L'épée disait à Thémistocle : « Sois fort pour ton pays et grand pour toi-même. » Elle disait au chrétien : « Sois fort pour ton Dieu, clément pour les faibles, esclave de ta parole et, jusque dans la fureur du sang, n'oublie pas l'amour promis et songe à tes couleuvres. » C'était la Chevalerie. Le Chevalier était l'homme de guerre attendri par l'amour de Dieu et par un autre amour délicat, né de l'élevation que la femme avait reçue du Christianisme.... Entouré de ses proches vivants, en face de ses ancêtres morts, le Chevalier venait un jour à l'autel et y prononçait des serments où Dieu, la patrie et l'amour se rencontraient sans s'étonner.... Quelquefois il cachait son nom, ses *ahiffes*, sa gloire: mais il en restait assez pour reconnaître le chevalier, et, dans ces occasions mêmes où la prudence conduisait le courage, il disait avec Tancrede : « Conservez ma devise; elle est chère à mon cœur; — Les mots en sont sacrés : c'est l'amour et l'honneur. » (*Œuvres complètes*, éd. de 1857, t. V, pp. 173, 174.)



« Pour remembrer des ancessurs — Les diz e les faiz e les murs. » Composition d'Édouard Zier.

## TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE . . . . .	VII
PRÉFACE . . . . .	XIII
CHAPITRE I <sup>er</sup> .	
LES ORIGINES DE LA CHEVALERIE. . . . .	1
CHAPITRE II.	
LE CODE DE LA CHEVALERIE (Les trois premiers Commandements.) . . . . .	31
CHAPITRE III.	
LE CODE DE LA CHEVALERIE (Les quatrième, cinquième et sixième Commandements.) . . . . .	55
CHAPITRE IV.	
LE CODE DE LA CHEVALERIE (Les quatre derniers Commandements. — Grandeur et décadence de l'idéal chevaleresque.) . . . . .	73
CHAPITRE V.	
L'ENFANCE DU BARON. . . . .	101
CHAPITRE VI.	
LA JEUNESSE DU BARON. . . . .	185
CHAPITRE VII.	
L'ENTRÉE DANS LA CHEVALERIE : I. Théorie et histoire. . . . .	245
CHAPITRE VIII.	
L'ENTRÉE DANS LA CHEVALERIE : II. Un adoubement à la fin du douzième siècle. . . . .	309
CHAPITRE IX.	
LE MARIAGE DU CHEVALIER : I. Théorie et histoire. . . . .	341

## CHAPITRE X.

LE MARIAGE DU CHEVALIER : II. Avant le mariage. . . . . 363

## CHAPITRE XI.

LE MARIAGE DU CHEVALIER : III. Un mariage à la fin du douzième siècle. . . . . 395

